

Québec français



L'histoire fascinante du français

Philippe Garon

Numéro 121, printemps 2001

Pratiques littéraires. Quelques cas-limites

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/55974ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Garon, P. (2001). L'histoire fascinante du français. *Québec français*, (121), 86-86.

L'histoire fascinante du français

PHILIPPE GARON

Le 18 octobre dernier, Henriette Walter, linguiste de renommée internationale, inaugurerait le cycle de conférences intitulé « Le français : une langue à apprivoiser ». Cette initiative née de la collaboration entre le Centre international de recherche en aménagement linguistique (CIRAL) de la Faculté des lettres de l'Université Laval et le Musée de la civilisation a pour but de permettre aux Québécois de mieux connaître leur langue, objet constant de débats passionnés. Organisées par monsieur Claude Verreault, professeur au Département de langues, linguistique et traduction, les huit conférences prévues au calendrier s'inscrivent dans le cadre de l'exposition « Une grande langue : le français dans tous ses états ».

Pour initier le public à l'aventure fascinante de cette grande langue, le choix de madame Walter était tout indiqué. Professeure émérite de l'université de Haute-Bretagne et directrice du Laboratoire de phonologie de l'École pratique des Hautes Études à Paris, madame Walter a notamment publié *Le français dans tous les sens*¹ et est elle reconnue pour son grand talent de vulgarisatrice. Lors de sa présentation, elle a brossé un bref, mais captivant tableau de l'histoire du français. Voici l'essentiel de son discours ainsi que les réponses qu'elle proposa à l'assistance.

Parlée ou enseignée sur les cinq continents à l'instar de l'anglais, le français compte environ 300 millions de locuteurs et il occupe une place privilégiée dans les échanges internationaux. Pour s'en convaincre, il suffit de penser aux Jeux olympiques, à l'ONU, à l'OCDE, à l'UNESCO ou à l'OTAN. Il faut également se dire que le français a beaucoup donné. En effet, il arrive au premier rang des langues qui ont fourni des mots à d'autres langues.

Toutefois, le français a aussi beaucoup reçu, ne serait-ce que sur le plan du lexique. En voici quelques exemples. Le mot *jardin* nous vient du germanique. Les Vikings nous ont laissé l'adjectif *joli*. La civilisation arabe a enrichi notre vocabulaire de termes tels que *algèbre*, *zéro*, *siróp* et *zénith*. On ne doit pas négliger non plus l'apport des dialectes de France. Par exemple, *brioche*, *usine*, *échantillon* et *abeille* sont tous issus des dialectes d'oïl, du franco-provençal ou des dialectes d'oc. Au-delà de ces particularités régionales, le français a beaucoup emprunté aux langues non gallo-romanes avec lesquelles il cohabite sur le territoire de l'Hexagone. En effet, le basque nous a donné le mot *bizarre*, *mannequin* vient du flamand et *bijou* est attribuable au breton. Au XVI^e siècle, la France vit une véritable histoire d'amour avec l'Italie, berceau de la Renaissance. Notre vocabulaire adopte alors plus de 500 mots italiens. François I^{er} craint bientôt une éventuelle détérioration de la langue française. À sa demande, les grammairiens produisent diverses études et tentent de déterminer ce qu'est le bon usage. Au même moment, certaines décisions politiques contribuent à mettre le français dans un corset.

Néanmoins, les accents échappent à toutes les règles des académiciens. Or, madame Walter définit l'accent comme cette partie superficielle du système phonologique qui a pour conséquences que certaines distinctions sont faites dans une région, mais pas dans une autre. Et d'ajouter en citant le poète Michel Zamacoïs que l'accent, « [c]'est un peu le pays qui vous suit, [que c'est ce qui permet de] parler de son pays tout en parlant d'autres choses ». Il en est de même avec la belle diversité que présentent les multiples vocabulaires de la francophonie, ces ensembles ouverts qui donnent vie à la parole. En somme, il s'agit là de différences qui contribuent à la richesse du français.

Force est de constater que la grammaire fait preuve de beaucoup moins de flexibilité. Malgré tout, il existe certaines variations dans le temps et l'espace qu'on ne doit toutefois pas interpréter trop hâtivement comme des fautes. En effet, il faut se méfier du réflexe qui nous incite à condamner certains énoncés, à nous exclamer spontanément « Ce n'est pas français ! » En guise d'exemple, il suffit de mentionner la forme surcomposée, courante dans le Midi et en Suisse. L'expression *Tu viens avec ?*, dans le sens de *Tu viens avec moi ?* constitue quant à elle une norme en Alsace. Par ailleurs, le genre des substantifs n'a pas forcément toujours été celui que l'on connaît de nos jours. Pour s'en convaincre, il suffit de mentionner que *armoire* a été masculin jusqu'au XVII^e siècle. Ronsard n'écrivait-il pas *UN fourmi* et Montaigne *UNE navire* ? D'ailleurs, comme la prononciation, le genre peut parfois rendre un mot polysémique. Ici au Québec, le mot *gang* n'en est-il pas la preuve ? Or, on peut expliquer les deux différentes acceptions du mot *gang* par deux emprunts différents, un nous venant des Américains et l'autre, par la bande, des Français, ce qui illustre bien la complexité des influences qui agissent sur toute langue.

Par ailleurs, on ne saurait parler du français sans évoquer la situation parisienne. Selon madame Walter, d'un point de vue linguistique, la Ville lumière est double. Il y a tout d'abord cette région comme les autres, intéressante, mais sans plus. Puis il y a ce Paris creuset, celui où toutes les variétés du français se rencontrent puisque le vrai Parisien n'en est pas originaire ! Après avoir adouci ce qui lui conférerait son exotisme, il reste en lui un bloc qui peut dès lors s'enrichir au contact des variétés du français venues d'ailleurs. Bref, Paris constitue un vaste laboratoire pour le linguiste. Mais on se tromperait en croyant que la vérité vient de Paris. Dorénavant, on peut sans gêne être fier des particularités qui se côtoient au sein de la francophonie. Celles-ci donnent force à la langue, l'empêchent de s'engourdir.

À la suite de l'exposé de madame Walter, plusieurs questions pertinentes surgirent de la foule rassemblée au Musée de la civilisation. Celles-ci allèrent dans tous les sens, abordant notamment les phénomènes reliés à l'influence de l'anglais sur le français. Sans nier la légitimité des inquiétudes exprimées par les différents intervenants, madame Walter a répondu en affichant un optimisme lucide.

Pour elle, par exemple, il arrive que nous commettions de mauvais emprunts. Néanmoins, madame Walter met en garde quiconque de se laisser tenter par un rejet systématique. Tant de nos mots, qui nous semblent si familiers, proviennent du turc, de l'hébreu, de l'espagnol... Ceci dit, madame Walter refuse d'interpréter de telles observations comme des signes avant-coureurs de la mort imminente du français. Au contraire, selon elle, le français se porte très bien. Et si certaines personnes voient d'un mauvais œil l'apprentissage d'autres langues, elle conçoit pour sa part cette attitude comme la meilleure forme de résistance. Car, comme elle l'a si bien dit, apprendre à mieux connaître son voisin, c'est déjà en avoir moins peur.

Plus qu'une langue, le français constitue un véritable symbole. Bien qu'on puisse parfois s'inquiéter de son avenir, il ne faut pas verser dans le pessimisme. Des dangers planent sur le français, concède madame Walter. Soit. Mais cela n'annonce pas pour autant sa mort. Au contraire, en demeurant ouvert aux changements, le français montre qu'il est bien vivant.

(Le cycle de conférences « Le français : une langue à apprivoiser » fera l'objet d'un ouvrage collectif que publieront les Presses de l'Université Laval à l'été 2001.)

NOTE

1. Henriette Walter, *Le français dans tous les sens*, Paris, Robert Laffont (Fontaine des sciences), 1988, 332 p.